

Le récit d'une petite aventure de ma vie d'écolier te l'apprendra. J'avais dix ans ; j'étais au collège ; je rapportais chaque lundi de mes parents la grosse somme de quinze sous, destinée à payer mes déjeuners du matin, car le collège ne nous fournissait pour ce repas qu'un morceau de pain tout sec.

Un lundi, en entrant, je trouve un de nos camarades (je me rappelle encore son nom, il se nommait Couture) armé d'une superbe patte de dindon : je dis patte et non cuisse, car l'objet tout entier se composait de ce que, dans mon ignorance, j'appellerai un *tibia*, et de la patte avec ses quatre doigts, le tout recouvert de cette peau noire, luisante et rugueuse, qui fait que le dindon a l'air de marcher sur des brodequins de chagrin.

Dès que mon camarade m'aperçut : « Viens voir ! me dit-il, viens voir ! » J'accours ; il se pencha vers la patte dans ses deux mains, et, sur un petit mouvement de la main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient comme les doigts d'une main humaine. Je restai stupéfait et émerveillé. Comment pouvait-il la faire agir ? Un garçon de dix-huit ans qui va au spectacle, et qui suit le développement du drame le plus merveilleux, n'a pas les yeux plus écarquillés, les regards plus ardents, la tête plus fixement penchée en avant, que moi, en face de cette patte de dindon. Chaque fois que ces quatre doigts s'ouvraient et se refermaient, il me passait devant les yeux comme un éblouissement. Je croyais assister à un prodige. Lorsque mon camarade, qui était plus âgé et plus malin que moi, vit mon enthousiasme arrivés à son paroxysme, il remit sa merveille dans sa poche et s'éloigna. Je m'en allai de mon côté, mais rêvant et voyant toujours cette patte flotter devant mes yeux comme une vision.

« Si je l'avais, me disais-je, j'apprendrais bien vite le moyen de la faire agir. Couture n'est pas sorcier. Et alors... comme je m'amuserais ! »

« Je n'y tins plus, je courus à mon camarade... »

— Donne-moi ta patte !... lui dis-je avec un irrésistible accent de supplication. Je t'en prie !... »

— Ma patte !... Te donner ma patte !... Veuux-tu t'en aller ? »

— Son refus irrita encore mon désir.

— Tu ne veux pas me la donner ?... »

— Non ! »

— Eh bien !... vends-la moi ! »

— Te la vendre ? Combien ? »

— Je me mis à compter dans le fond de ma poche l'argent de ma semaine... »

— Je t'en donne cinq sous ! »

— Cinq sous !... une patte comme celle-là ? Est-ce que tu te moques de moi ? »

— Et prenant le précieux objet, il recommença devant moi cet éblouissant jeu d'éventail, et chaque fois ma passion grandissait d'un degré.

— Eh bien, je t'en offre dix sous.

— Dix sous !... Dix sous !... reprit-il avec mépris !... mais regarde donc !... »

— Et les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient toujours ! »

— Mais enfin, lui dis-je en tremblant... combien en veux-tu ? »

— Quarante sous ou rien ! »

— Quarante sous !... m'écriai-je, quarante sous !... près de trois semaines de déjeuners ! par exemple ! »

— Soit ! à ton aise ! »

— La patte disparut dans sa poche, et il s'éloigna. Je courus de nouveau après lui.

— Quinze sous ! »

— Quarante ! »

— Vingt sous ! »

— Quarante ! »

— Vingt-cinq sous !... »

— Quarante !... »

— Oh ! diable de Couture ! comme il aura fait son chemin dans le monde ! comme il connaissait déjà le cœur humain ! Chaque fois que ce terrible mot *quarante* touchait mon oreille, il emportait un peu de ma résistance. Au bout de deux minutes je ne me connaissais plus !

— Eh bien donc, quarante !... m'écriai-je. Donne-moi la moi ! »

— Donne-moi d'abord l'argent, reprit-il.

— Je lui mis dans la main les quinze sous de ma semaine, et il me fit écrire un billet de vingt-cinq sous pour le surplus... Oh ! le scélérat ! Il était déjà homme d'affaire à treize ans !... Puis, tirant enfin le cher objet de sa poche :

— Tiens, me dit-il, la voilà !... »

— Je me précipitai sur elle !... Au bout de quelques secondes, ainsi que je l'avais prévu, je connaissais le secret et je tirais le tendon qui servait de cordon de sonnette, aussi bien que Couture.

Pendant deux minutes, cela m'amusa follement ; après deux minutes, cela m'amusa moins ; après trois, cela ne m'amusa plus du tout ; après quatre, cela ne m'amusa plus du tout ! Je tirais toujours parce que je voulais avoir les intérêts de mon argent... Mais le désenchantement me gagnait... Puis vint la tristesse.

Puis le regret, puis la perspective de trois semaines de pain sec ! puis le sentiment de ma bêtise... et tout cela se changeant peu à peu en amertume, la colère s'en mêla... et au bout de dix minutes, saisissant avec une véritable haine l'objet de mon amour, je le lançai par dessus la muraille, afin d'être bien sûr de ne plus le revoir !...

— Ce souvenir n'est revenu bien souvent depuis que je n'ai plus dix ans, et bien souvent aussi j'ai retrouvé en moi l'enfant à la patte de dindon. Cette impétuosité de désir, cette impatience de tous les obstacles qui me séparait de la possession désirée, cette folle imprévoyance, cette puissance d'illusion égale seulement, hélas ! à ma puissance de désillusion : tous ces traits de caractère se sont mille fois répétés.

que dis-je ! se réveillent encore en moi dès qu'une passion m'envahit. Oh ! on n'étudie pas assez les enfants ! On traite leurs sentiments de puérilités ! Rien n'est puéril dans l'âme humaine. L'enfant ne meurt jamais tout entier dans l'homme, et ce qui est puéril aujourd'hui peut être terrible ou coupable demain ! Les passions sont différentes, mais le cœur où elles poussent est le même, et le meilleur moyen de bien diriger un jeune homme est d'avoir bien observé le garçon de dix ans. Ainsi, cette patte de dindon m'a fort servi. Vingt fois dans ma vie, au beau milieu d'une sottise, ce souvenir m'est revenu... « Tu seras donc toujours le même ? » me disais-je, et je me mettais à rire, ce qui m'aurait court. Il n'y a rien de plus utile que de se rire au nez de temps en temps. »

Je me retournai alors vers mon fils, et je lui dis : *Cette folle montre...* que les fils ressemblent quelquefois à leurs pères.

ERNEST LEGOUÉ.

A QUOI TIENT L'AMOUR

« Ah ! vous voilà ! enfin ! Venez, mon cher docteur, venez, j'ai un besoin de vous voir ! Vous ne savez pas... il arrive ! Oh ! ne faites pas l'ignorant ! N'avez-vous pas deviné mon secret, d'ailleurs le monde a dû vous l'apprendre ; au surplus je veux vous le dire, n'est-ce pas pour moi le meilleur des amis, presque un père ; eh bien ! depuis six mois, une passion insensée s'est emparée de ma vie. J'aime avec ardeur, avec folie, et je suis la plus malheureuse des créatures humaines ! »

— Il ne vous aime plus ? »

— Si fait.

— Il est infidèle ? »

— Non pas, mais il était absent, au Monté-negro, il ne sait rien de cet affreux mal qui m'a défigurée.

— Oh ! par exemple... »

— Oh ! mon cher docteur, je ne me fais pas d'illusion, je n'aurai pas certainement, grâce à vous, ces creux, ces marques abominables, mais mes traits ont grossi, ma peau est rougie... je suis laide maintenant... eh bien ! m'aimera-t-il encore ? Voilà la question que je me pose sans cesse, sans repos, depuis que j'ai reçu l'annonce de son retour.

— Vous lui faites l'injure d'en douter ; quel serait donc cet amour-là ? »

— Mais le vrai, le seul, qui naît d'un regard, d'un serrement de main, dès le premier mot qui lui échappe, et convainquant parce qu'il est convaincu ! Ce ne fut pas long : c'était un soir, au bal, que je le rencontrai, et en rentrant chez moi je sentis que je lui appartenais !

— Il est donc bien séduisant ? »

— Superbe ! »

— Des qualités ? »

— Je ne sais pas.

— Comment ! vous ne savez pas et vous engagez une partie... »

— Sans avoir les atouts dans mon jeu, n'est-ce pas ? Mais est-ce qu'on parle à coup sûr ? Est-ce qu'on joue pour gagner ? Ah ! mon pauvre docteur, vous parlez de l'amour, vous ne savez pas ce que c'est !... »

— Je suis marié et père, madame.

— C'est vrai, pardonnez-moi, je suis folle ! J'ai dans le cœur, dans la tête, tous les tourments de l'enfer !... »

— Cette anxiété me tue, c'est une torture au-dessus de mes forces. Aussi, voilà le parti que j'ai pris, il est irrévocable ! »

— Dans deux jours il sera ici, pas un mot de moi ne l'aura prévenu.

— Lorsque cette porte s'ouvrira pour le laisser passer, j'irai droit à lui, je le regarderai bien en face, les yeux dans les yeux ! Si son visage exprime la stupefaction, ma cause sera jugée... et perdue, et comme je ne pense pas vivre sans l'amour de cet homme, et que je ne veux pas de son amitié, s'il ne m'aime pas, je me tuerai !... »

— Mais, malheureuse enfant ! »

— Pas un mot, bon docteur ; votre main, j'ai tenu à vous remercier du fond du cœur de vos soins paternels. Abandonnez-moi. — Adieu. »

II

Quinze jours se passèrent : de retour à Paris, je me consacrai à mes malades ; ma vie fut tellement occupée, tellement envahie, que j'oubliai un peu, je l'avoue humblement, ma belle amoureuse.

Un matin, j'étais à déjeuner, me reprochant cet oubli, lorsque je la vis entrer. Sa vue me fit éprouver un vrai soulagement, un vrai plaisir !

Elle était resplendissante de jeunesse et de beauté !

J'allai à elle les deux mains ouvertes :

— Que je suis heureux de vous revoir, chère madame, mais quelle folie ! vous n'avez vraiment fait peur ! Je savais bien, moi, qu'il vous aimait toujours ! »

— Il n'y paraît plus, n'est-ce pas ? Le cold-cream, la poudre de riz ont achevé la cure. (*Se regardant dans la glace.*) Ce bon docteur, c'est grâce à lui pourtant, aussi je l'adore. (*Toujours se regardant.*)

— Lui ? »

— Qui ça lui ? »

— Celui qu'on attendait, pour lequel on vous avait... »

— Oh ! ne parlons pas de cela, je vous en prie... C'est mon enchevêtrement.

— Mais encore ! »

— Eh bien ! mon cher, figurez-vous que le lendemain, je crois, à une heure du soir, j'en-tends un formidable coup de sonnette, je prends

ma lampe, j'enlève l'abat-jour, je veux jouer mon va-tout ! Je vais à lui, en me disant : ma vie est entre ses mains.

« La porte s'ouvre, je ne le reconnais pas : c'est lui, ce n'est pas lui, mais sa charge, sa caricature. »

« Un œil fermé par une blessure, mais une blessure qui a l'air d'un mal ! pas une de ces belles balafres qui affirment leur provenance glorieuse, et qu'on aime à voir... »

— Aux autres... »

« Un teint chocolat, les cheveux blancs, mais... les dents noires, mal tenues, sentant le bateau, le chemin de fer... venant chez moi en débotté, cela n'a pas de nom. »

— C'est sans excuse.

— Ah ! quel climat, docteur, que ce Monté-negro, pour vous arranger quelqu'un ainsi en quatre mois ! »

— Disons dérangez.

— Et quand je pense à ce que j'ai souffert ! et pour qui ! grand Dieu ! Mais c'est-à-dire qu'il n'avait pas fait deux pas que j'ai senti que je ne l'aimais plus ! Mais du tout, du tout ! »

« Vous riez ! J'étais bien folle, n'est-ce pas ? mais maintenant... »

« Je pars pour Nice. Je viens de me commander douze robes—des amours. »

« A propos, moi qui ne vous dis pas, j'ai une chance inouïe ! figurez-vous que je n'ai gardé qu'une marque à la figure, et encore elle a eu l'esprit de se nichier à côté d'un grain de beauté, de sorte, qu'en l'aidant un peu avec mon pin-ceau, j'en fais une chose ravissante. »

« Adieu, mon sauveur ! »

NIENTE.

LES VIEILLES FEMMES

J'ai passé hier une soirée chez une vieille amie à moi qui est bien la plus aimable personne qu'on puisse imaginer.

En principe j'adore les vieilles femmes ; d'autant plus qu'elles deviennent extrêmement rares ; on n'en fait plus. La plupart des vieilles femmes ne sont maintenant que des jeunes femmes hors de service, mises au rebut, ayant toutes les amertumes, toutes les aigreurs de l'employé condamné à la retraite. Elles n'ont point digéré leur passé et se traînent vers l'avenir en lui montrant le poing.

L'amie dont je parle n'est point ainsi : c'est un être qui n'est point déchu, mais qui s'est transformé. Ses yeux n'ont plus la même expression qu'autrefois, mais leur expression est séduisante encore. Elle sait bien qu'elle a été femme, mais elle parle en homme de cet état passé et se souvient d'elle-même comme on se souvient d'une amie intime qu'on aime encore, mais qui n'est plus. Un jour nous regardâmes ensemble un portrait où elle était représentée une harpe à la main.

— Dans ma jeunesse, me dit-elle, on pinçait de la harpe :—que voulez-vous faire à cela ? on n'est pas parfait ! Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'en étions pour cela ni plus sottes ni plus laides... Et cependant, est-il sûr que nous ayons eu, pauvres vieilles que nous sommes, notre moment de jeunesse et d'éclat ? A force de voir les autres en douter, je finis par en douter moi-même. Nous avons beau montrer nos portraits d'autrefois où nous sommes représentées en jeunes nymphes épanouies, assises sur des rochers vert bouteille, on lorgne ces peintures comme un vieux babut, et après un sourire incrédule on nous dit en nous embrassant :

— Chère vieille grand-mère, rentrez donc dans votre chambre, vous allez vous enrhummer.

Mais il s'agit bien de rhume ! Cette nymphe ce fut moi, monsieur, moi-même : ce portrait était bien parlant. Cet ajustement léger fut celui que je portais. C'était la mon brasse... Il n'est pas jusqu'à ce site agreste et solitaire, jusqu'à cette cascade, dis-je, qui n'aidât à la ressemblance. Quand je vois passer sous mes fenêtres, à certains jours anniversaires, les débris de la grande armée, je suis prise d'une véritable émotion. Tous ces pauvres vieux empanachés, brisés, cassés sous leurs costumes flétris et trop larges, me font penser à moi. On sourit en les regardant ; il semble que de ces milliers d'hommes il ne reste plus qu'une brassée de loques.

Y a-t-il donc une loi morale qui autorise le présent à rire de ce pauvre passé, sans lequel il n'aurait pas de raison d'être ? Enfants qui héritez de vos pères, ne vous moquez pas trop de leurs habits, de peur que vos fils ne partent un jour d'un grand éclat de rire à la vue de vos premiers cheveux blancs.

Les générations se suivent et s'enchaînent comme les grains d'un chapelet, la grande solidarité humaine les unit en une même famille. C'est vainement que celle-ci voudrait démarquer le linge de la défunte ; quoi qu'elle fasse, elle payera la note de la blanchisseuse.

Pourquoi sourire en regardant la place que nous vous laissons : pour vous être moqué de notre fauteuil, véritablement, en serez-vous mieux assis ?

Si vous voulez que nous applaudissions à vos progrès, respectez du moins nos vieilles barbaques avec lesquelles vous construirez peut-être vos palais.

Vous êtes gens, dites-vous, à vous suffire à vous-mêmes, à ne point avoir besoin de l'opinion des vieillards. Et c'est en cela que vous avez tort ; vous serez vieillards aussi, on ajoutera des flèches à vos cathédrales. Croyez-vous qu'alors vous ne revendiquerez pas l'honneur d'être la base ?

Comme il serait sot le palais de Venise qui rirait de ses pilotis et mépriseraient ce qui le supporte !

Si élevé que soit le piedestal du haut duquel domine un grand homme, c'est avec les pierres du rase que fut construit ce piedestal. Le jour où le plus grand homme, se croyant soutenu par les anges, méconnaît ce qui l'élève et dans sa folie donne un coup de pioche, il fait comme le maçon qui dénoue les liens de son échafaudage : il se condamne à mourir écrasé sur le pavé.

P. V.

LES DÉBUTS D'UN ACADEMICIEN

Voici une curieuse anecdote rapportée par un journal parisien, sur la jeunesse et les débuts de M. Victorien Sardou, le nouvel académicien :

Il passait dans une rue de Paris, près de l'Ecole de Médecine, un soir d'hiver, se demandant si la vie valait décidément tant de labeur inutile, et si la destinée ne lui montrerait pas éternellement un visage de bronze. Il en était à ces moments de découragement amer qui rendent possibles toutes les folies, le suicide avant toutes, qui est après tout une folie courageuse.

Il s'était, pour laisser tomber la pluie, mis à l'abri sous une petite porte cochère qu'il quitta tout à coup, sans savoir pourquoi, instinctivement. Un charbonnier ou un porteur d'eau, un pauvre Auvergnat, prit alors sa place sous la porte cochère, en disant éloquentement par son rire muet : « Oh ! y est bien ! » — Cela, pendant que Victorien Sardou continuait sa marche.

Tout à coup, un grand bruit se fait. Sardou se retourne et il aperçoit un homme qu'une grosse pierre, se détachant d'une voiture de transport, vient d'écraser en tombant. Et cela, à la place même qu'il a machinalement quittée, lui, le désespéré. Le malheureux Auvergnat qui lui a succédé est mort, tué sur le coup. A une minute de distance, le sort a choisi pour tuer un des deux hommes qui ont cherché un abri sous la porte cochère.

Les malheureux sont superstitieux. Victorien Sardou, profondément ému par la mort de cet inconnu, reprit courage.

« Si je ne sais quel instinct, se dit-il, m'a fait quitter cette place où la destinée avait marqué la mort de quelqu'un, c'est que je ne dois pas finir pauvre et méconnu, c'est qu'il faut travailler, lutter, espérer encore ! Allons, *aux armes !* »

On sait combien il a eu raison.

Tennyson, le poète anglais, ayant adressé un sonnet assez bizarre à Victor Hugo, à propos de son dernier recueil de vers : *L'Art d'être grand-père*, a reçu du poète français la lettre suivante :

« Mon éminent et cher confrère,

« Je lis avec émotion vos vers superbes. C'est un reflet de gloire que vous m'envoyez. Comment n'aimerais-je pas l'Angleterre qui produit des hommes tels que vous ! l'Angleterre de Wilberforce ! l'Angleterre de Milton et de Newton ! l'Angleterre de Shakespeare ! »

« France et Angleterre sont pour moi un seul peuple, comme vérité et liberté sont une seule lumière. Je crois à l'unité humaine, comme je crois à l'unité divine. »

« J'aime tous les peuples et tous les hommes et j'admire ces nobles vers. »

« Recevez mon cordial serrement de main. »

« Victor Hugo. »

A Pathos, Pathos et demi !

* *

Le jeune Hector revient de sa pension et montre à son papa son bulletin émaillé de notes médiocres.

— Des passables ? fait le père en froissant les sourcils... Tu sais, Hector, que je n'aime pas ça.

— C'est ce que j'ai dit à mon maître. Je lui ai dit : « Papa n'aime pas les passables. » Eh bien, y m'en a collé tout de même.

* *

L'autre jour, un paysan voit un homme se jeter à l'eau ; il s'y jette après lui et a le bonheur de le retirer sain et sauf.

Mais, voilà qu'un quart d'heure après il aperçoit son homme accroché à la maîtresse-branche d'un chêne.

— Si c'est une idée fixe, se dit-il, laissons-le faire... »

Le soir, il reçut du maire de la localité une verte semonce pour avoir laissé un homme se suicider sous ses yeux.

— Que voulez-vous ? fit-il en forme d'excuse, je venais de le retirer de l'eau, j'ai cru qu'il s'était pendu pour se sécher.

Un article dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps et qui ne vient que d'être connu, c'est le *Rénovateur Parisien* de Luby pour la chevelure. Quelques applications comme toilette ordinaire pour les cheveux sont tout ce qui est nécessaire pour rendre aux cheveux gris leur couleur primitive, après quoi une seule application par semaine suffira. Il donne à la chevelure un parfum et un luisant magnifiques, et entretient la tête fraîche et exempte de souillure. C'est le grand favori des dames pour leur toilette, en ce qu'il ne souille nullement les étoffes les plus délicates. En vente dans toutes les pharmacies, en grandes bouteilles de 50 centins. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal. Sont les agents pour le Canada.